

La fiction du réel

Stefan Psenak

Numéro 114, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41085ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Psenak, S. (2002). La fiction du réel. *Liaison*, (114), 5-5.

La fiction du réel

Stefan Psenak

J'ouvre un livre et, tout de suite, cette chose étrange, presque inexplicable. Je n'ai pas commencé à lire que déjà cela s'enclenche. Il y a d'abord le tâtonnement qui mènera à la découverte : l'arôme de l'encre, les mots qui prennent corps, le bloc noir et blanc sous mes yeux. Ce que j'appelle le préambule de l'abandon. Parce qu'on entre dans un livre comme dans une histoire d'amour : une fois la circonspection expédiée, la passion peut s'épancher. Et il faut bien le dire : parfois, cela va de soi, l'histoire tourne mal. Mais toujours la blessure guérit et on réitère l'expérience.

La fiction s'insinue, donc, forge sa place, se fixe sur de minuscules récepteurs. Les conditions sont réunies : l'expérience peut débiter.

Chaque fois, je recrée le monde. Je me prolonge dans celui de l'autre, oublie un instant le réel ou tout simplement le remplace. « Au milieu de tous ces récits grâce auxquels se constitue en grande partie notre monde quotidien, il peut y en avoir qui sont délibérément inventés », écrit Michel Butor. Cette seule éventualité me suffit. Ce que je lis est toujours pure fiction. Qu'elle soit tirée du quotidien m'importe peu, puisqu'elle est d'abord passée par le tamis du souvenir puis par la compréhension du lecteur et que cela suffit à la réordonner, à la réinventer. Mais faut-il y entrer de plein fouet ou rester en retrait ? Je dirais les deux à la fois. Il n'y a pas d'autre règle que celle édictée en cours de lecture, indéfinissable parce qu'intuitive. Fictive, elle aussi. Ou réelle. Ce qui revient au même.

J'habite un monde construit par les livres, eux-mêmes construits par le monde. En tant que créateur — en tant que lecteur, aussi — j'essaie de me tenir à l'écart du réel. Je me fais croire que je peux y arriver et qu'il est possible de faire œuvre de pure imagination. En y réfléchissant, cependant, je constate que mon agacement pour la veine autofictionnelle, très en vogue depuis quelques années, ne me vient pas que de cette croyance, mais aussi de tous les appareils qui entourent le monde lit-

téraire pour le donner en spectacle, pour le transformer en produit télévisuel ou radiophonique. L'expérience de la lecture ne peut être mise en mots. Il est inconcevable, il me semble, de la traduire avec convenablement d'adresse pour lui rendre justice. Tout au plus est-il possible de communiquer son enthousiasme, d'aiguiller le lecteur vers un coup de cœur, de piquer sa curiosité pour qu'il aille voir de lui-même. Et c'est déjà suffisant. Raconter l'expérience de la lecture, c'est créer une rumeur qui ne deviendra parole qu'au moment précis où l'autre fera de cette fiction quelque chose de réel, avec toutes les nuances d'appréciation et de compréhension que cela implique. Raconter l'expérience de la lecture, c'est faire soi-même œuvre de fiction.

Les livres me sollicitent. J'en ai fait en quelque sorte le prolongement de ma vie. Mon métier d'éditeur et d'écrivain, tout comme mon statut de lecteur, me font partager mon quotidien *entre* le réel et la fiction. Je ne cherche plus à délimiter froidement ces deux pôles. L'un et l'autre s'influencent, se servent de matériau, finissent parfois par s'amalgamer comme deux métaux en fusion. Je ne cherche plus à départager à tout prix le personnage de l'auteur, à me convaincre qu'ils existent impérativement l'un sans l'autre, mais je ne cherche pas non plus à les associer *ipso facto*. « Les autres, pour nous, ce n'est pas seulement ce que nous en avons vu de nos yeux, mais ce qu'ils nous ont raconté d'eux-mêmes, ou ce que d'autres nous en ont raconté ; ce n'est pas seulement ceux que nous avons vus, mais aussi tous ceux dont on nous a parlé », écrit encore Butor. C'est précisément cette multitude qui m'intéresse.

Et puis je referme le livre. J'en ressors, plus tout à fait le même. Longtemps je serai par lui habité. Je l'aurai aimé ou pas, la passion aura été consommée ou n'aura été qu'un mirage. Cela n'a aucune importance.

Réel ou fiction ? On ne s'en sort pas. ●



Photo : Archives Laisson